



24heures

C'est fou, des rois, la nuit

THÉÂTRE La compagnie Angledange propose à l'Arsecin deux versions de la comédie de Shakespeare, *La nuit des rois*. Une normale (dès ce soir) et une longue (avec guest stars), dont la première a eu lieu lundi. Reportage.



22 h 15

Devant la TV, la suivante d'Olivia, Maria (Frédéric Landenberg) s'informe. Fiction ou réalité?



23 h 00

Des spectateurs quasi couchés devant des comédiens d'une mobilité parfois extrême.



23 h 15

Serge Perret, DJ dans le foyer: la musique est omniprésente dans ce spectacle qui fait scratcher les tympanes.



24 heures
Mercredi
8 janvier 2003

Fablen (Sandra Koro) et le duc Orsino (Khaled Khouri), avec sa couronne d'Épiphanie festive: deux des onze comédiens d'une distribution homogène. Une version radicalement différente de celles qu'on a pu voir à Vidy (signée Dan Jemmett) et à Sauvabelin (Séverine Bujard).



00 h 30

En coulisses, petite pause pour Sebastien (Felipe Castro), frère jumeau de Viola.



1 h 45

Au cœur de la nuit, distribution de soupe. La prochaine fois, ce sera peut-être tournée générale de bière?

MICHEL CASPARY (TEXTE)
FLORIAN CELLA (PHOTOS)

22 h Lundi soir à l'Arsecin. A deux pas du Flon résonnent les trois coups de *La nuit des rois*. La compagnie Angledange (Lausanne) propose une version longue de cette comédie de Shakespeare. A l'affiche: onze comédiens et huit *guest stars* (musicien, DJ, informaticien, acteurs ou danseuse). Une septantaine de spectateurs ont bravé les frimas. Les voici dans la grande salle, chacun dans un transat, bien au chaud, tandis que les comédiens en face, babillent ou regardent un documentaire télévisé sur la vie sexuelle des animaux. Atmosphère paisible, doucement ricane. C'est parti pour cinq heures de spectacle.

L'histoire démarre avec le naufrage d'un bateau: lumières virevoltantes et fracas sonore, l'atmosphère a chaviré. De toutes les matières, ce n'est pas la ouate que préfère le metteur en scène Andrea Novicov. Il ne faudra pas attendre longtemps pour en avoir confirmation: cette *Nuit des rois* sera musicale, tendance lounge et techno. Ça va scratcher les tympanes. Ça va démolir sur le plateau. L'Arsecin est, ici, à la fois théâtre et navire; comme si à fond de cale se donnait une party nocturne pour animer la croisière.

22 h 30 Ceux qui connaissent la pièce ont un avantage: ils ne sont pas désorientés par l'adaptation abrupte de Novicov et Sébastien Grosset. Ils poignent à bout l'idée du travestissement, de l'ambiguïté, qui traverse le texte. La tempête initiale a séparé des jumeaux, Viola (Anne-Maud Meyer) et Sébastien (Felipe Cas-

tro), tous deux convaincus à tort que l'autre est mort. Une série de quiproquos vont finir par les réunir. Entre-temps, Viola, sous le déguisement d'un homme, est devenue le page du duc Orsino (Khaled Khouri), fou amoureux d'Olivia, qui se refuse à lui. Une belle qui fait aussi tourner la tête à son secrétaire, Malvolio. A l'Arsecin, Olivia est en fait jouée par un solide gaillard, Yves Adam, et le secrétaire est une femme, Valérie Liengme. Même brassage avec Messire Jobrie (Anne-Cécile Moser) et Maria (Frédéric Landenberg). Dans ce spectacle, on ne mixe pas seulement des musiques et des sons, mais également le rêve et la réalité. Les dialogues ne sont pas forcément dans la bouche des comédiens, mais surgissent parfois en voix off. Première pause.

23 h 15 Retour dans la salle. A quand les *guest stars*? Maintenant. Le trio de la Cie Dorian Rossel fait irruption. Sa mission: tenter de divertir le duc Orsino. La parodie de chanson russe avec pantomime fait tilt. Une apparition dans le ton décalé et festif du spectacle. Du jeu, encore du jeu, non sans chorégraphie, ou du moins, un gros travail sur le mouvement. Toute l'équipe fait montre de cohérence en la matière, fruit mûr d'une collaboration avec Marcela San Pedro. Du côté de minuit, place au violoncelliste Pascal Desazerins. Solo pour songes bienvenus.

0 h 30 Il ne reste rien ou presque des galettes des Rois distribuées pendant la seconde pause. Le spectacle est synchrone avec l'Épiphanie. Il redémarre avec une chanson olé-olé parfaitement raccord avec la part carnavalesque de la pièce. Avant que Gaspard Buma, avec ordinateur

et grand écran, viennent présenter son jeu interactif insolite, le PIF (Personal Identity Finder). On comment définir un public via cinquante questions à la Pierre Duc. Très rigolo. Mais dur, dur, de revenir ensuite à l'histoire de Shakespeare.

1 h 30 Une bonne soupe distribuée sur scène et ça repart. Une dernière tranche de spectacle, où le texte sombre définitivement dans le tourbillon du mouvement. Celui du monde, évidemment. Les personnages se croisent à vive allure, se bousculent. L'amour passé à la machine. L'ivresse des solitudes. La féerie du théâtre mise en balance avec la noirceur de la vie. Mais laquelle, de vie? Pour connaître le dénouement de la pièce, les comédiens s'agglutinent devant un poste de TV. On ne voit pas les images, on n'entend que le son, tandis que chaque personnage récupère ses affaires, et s'en va. La porte de secours, au centre, s'ouvre. Un grand bol d'air polaire ramène définitivement à la réalité.

2 h 45 Fin de l'aventure. Pas vraiment un happening, ni une performance. Une sorte de pièce de théâtre étoffée. Faire la fête à l'aube d'un mardi matin n'est pas évident. Quelques petites heures plus tard, au réveil, il reste le souvenir d'une nuit pas comme les autres, d'un voyage un peu bruyant, parfois drôle, souvent débridé, avec de trop rares émotions fortes, mais suscitant une vive sensation de liberté. □

UTILE

Lausanne, Arsecin. Version longue les 18 et 25 janvier (22 h. Durée: 5 h). Version «normale» (environ 2 h 45) jusqu'au 17 janvier. Location: 021 625 11 36.

INTERVIEW EXPRESS d'Andrea Novicov, metteur en scène.

Désacraliser le théâtre

— Pourquoi avoir voulu monter deux versions, une longue et une courte?

— Parce que la pièce est ambiguë et contient deux titres (*La nuit des rois* et *Ce que vous voudrez*). On utilise ce trouble, ce doute. Pourquoi voir l'une ou l'autre des versions? C'est une façon de s'interroger sur l'influence du temps. Sur les différences de perception. Entre les hommes et les femmes, par exemple.

— Quelles étaient les parts pris pour ce spectacle?

— Le premier était de ne pas se concentrer sur la narration. C'est l'une des pièces de Shakespeare les moins intéressantes au niveau de la fable. Mais elle l'est, en revanche, par rapport à ce qui se cache entre les mots. Cette pièce se joue des mots,

de leurs fonctions. Elle offre aussi, comme un rêve éveillé, une réflexion sur la conscience et l'inconscience. Du point de vue scénique, nous avons travaillé d'emblée sur la longueur du plateau. Nous avons voulu donner le maximum de champ de vision, de liberté, aux spectateurs, de regarder à gauche ou à droite, de voir l'ensemble de la scène ou de se fier sur un détail. De nouveau faites ce que vous voudrez... Comme pour le choix des chaises longues: une façon de laisser aux gens la liberté de s'endormir au théâtre.

— En quoi les deux autres représentations de la version longue vont-elles différer de la première?

— Certains invités vont revenir, mais d'autres seront au programme (rép.: dans la version normale, il n'y a pas de *guest stars* qui s'imposent dans le spectacle, et c'est la seule véritable différence). Nous allons voir aussi jusqu'où nous pourrions casser les barrières. La première nuit a eu lieu un lundi. Les deux autres sont prévues des samedis. Le dispositif scénique offre la possibilité de danser. Les spectateurs le feront-ils? L'idée est que le carnaval puisse naître spontanément sur le plateau avec eux. Que les choses soient désacralisées. D'où l'envie, comme lundi, de manger la soupe dans l'église du théâtre...

— Comment s'inscrit cette production dans le parcours de votre compagnie?

— Elle est liée au même questionnement de la narration qui nourrissait les autres spectacles. Une sorte d'exploration. Comment arriver à faire des objets scéniques quand la parole n'est pas reine, quand elle n'est pas la propriétaire du plateau. Comme dans *Sur ça*, à Dorigny. Faire en sorte, donc, que tous les éléments (lumière, matière, peinture, sons, etc.) soient dominants. Un autre thème récurrent est celui de la communication avec les spectateurs. Comment rétablir un rapport direct, concret et sincère avec eux? Ce que nous avons essayé de faire, par exemple, dans *La chasse aux rats*, au 2.21. Autre question, en référence à Peter Brook: comment jouer à jouer d'être quelque chose? C'est le rapport à la fable.

M. Cy